

*Départ,
demain matin six heures.*



Merci à Agnès et Marie Laure.

Les yeux fermés, Marc se laisse bercer par le roulis des vagues, le ronron du moteur. En mer depuis l'aube, il remonte l'estuaire de Kermaria, direction le port du Penzû, rectangle de grès rose encasté dans un méandre de la rivière.

Sa petite virée solitaire a tenu ses promesses : Marc a filé droit sur les fonds rocheux de Saint-Martin, là où sont mouillés ses casiers. Les restes d'un congre ont attiré quelques étrilles et un tourteau. Une fois dans le bac, il les a recouverts d'une toile imbibée d'eau de mer, mettant fin au cliquetis des pattes sur le plastique, puis il a rejeté les casiers à l'eau, les a regardés s'enfoncer et disparaître dans l'émeraude des flots. Les crustacés au frais, il s'est intéressé aux poissons, a dévidé une ligne à marqueaux avec le secret espoir d'en ramener assez pour la venue, le soir même, de Vincent et Sandrine, des amis marseillais de passage en Bretagne.

Par chance, un banc vorace est passé sous la « Méritante » et il a rempli son panier en quelques minutes. « *C'est mon jour, ouais, c'est mon jour* », a pensé Marc, fier de lui.

L'heure du casse croûte est venue, le vrai, le casse croûte de saison. Tout en nettoyant ses poissons, juste avant de « se mettre à table », il s'est mentalement passé en revue le contenu du panier : d'abord le pain à la mie serrée, celui qu'Anne achète chez sa copine boulangère; puis la cuisse de poulet rôti et son irrésistible peau craquante; les tomates du jardin, juteuses et goûtées, le beurre fermier et la bouteille de fleur de Oézett, « The bière blanche » selon Marc, une douceur mise au point par Slash, un copain brasseur rencontré sur le port l'été dernier. Bref, le bonheur ! Bonheur simple des vacances qu'Anne et Marc passent depuis plusieurs années dans une maison de pêcheur retapée. Tout comme la Méritante, elle appartient au vieil Auguste, marin de commerce à la retraite qui loge dans une bicoque sur les quais du Penzû.

Le vent a forci, la mer s'agite et des vaguelettes claquent contre la coque de bois. Les embruns fouettent le visage de Marc. Il tourne la tête de côté pour s'en protéger, suit le rivage du regard, se contentant de jeter quelques brefs coups d'œil en direction du chenal.

La fatigue musculaire commence à l'envahir. Une sensation qu'il attendait presque, faisant partie de celles qui l'aident à se vider la tête, à se sentir libre, heureux... Car Marc le sait : l'épreuve physique dicte sa volonté et quand la recherche du bien-être devient l'unique obsession d'un corps éprouvé, les tracas retrouvent leur vraie place, celle réservée aux insignifiantes péripéties du quotidien. Alors, sans s'en rendre compte, il se met à sourire.

Photographe de presse à Rennes, Marc se bat pour garder ses collaborations : des piges à Ouest-France, quelques clichés pour l'AFP. Mais il se bat surtout contre lui-même. Cet acharné du boulot, incapable de s'accorder un week-end de break vient de fêter ses cinquante ans au début du printemps, entouré d'Anne et de quelques amis.

« *Il est temps d'apprendre à vivre* » : il s'en souvient, ça lui était venu comme ça, en soufflant les bougies. Encore une de ces formules jetées en l'air, psalmodiées au milieu des invités, du moins c'est ce qu'il avait cru. Et puis, au cours d'un reportage, elle lui était revenue en tête : « *il est temps d'apprendre à vivre* ». Il avait stoppé sa voiture, serré le volant entre ses mains : « *pendant les vacs, va falloir décrocher sérieux. Je laisse l'appareil, l'ordi et mon putain de cerveau au bureau et je me fais une sortie en mer, seul... Il me faut cette journée de détente absolue, il me la faut !* ».

Tout en fixant le rivage, il se revoit encore, quelques jours plus tôt, quitter la cale du Penzù en compagnie d'Auguste :

Tu sais, elle n'est pas bien compliquée à manœuvrer la Méritante, suffit de pas jouer au con et surtout de pas oublier ta nourrice ! (1)

Le vieux pêcheur l'avait charrié, intimement ravi que Marc lui ait demandé ce service.

- *Dites, Auguste, je me ferais bien une petite virée à Saint-Martin, lui avait glissé Marc, accoudé au bar, chez Menguy. Je veux dire seul, vous croyez que c'est possible ? ».*

C'était tout à fait possible. Et Auguste de l'emmener trois jours de suite à Saint-Martin. Le retraité avait trouvé amusant de partager ce petit secret avec son locataire. Secret scellant une complicité qui ne demandait qu'à s'épanouir...

D'ici peu, avec Auguste « c'est l'amitié qui prendra le quart », songe Marc à l'approche de la pointe du Chabot, mais sentant qu'il va de nouveau se perdre en insipidités, il remet à l'eau le fil de ses pensées : faire le vide, vivre l'instant...

Marc a beau le connaître par cœur, il ne se lasse pas d'arpenter ce bras de mer. D'autant que la météo venteuse de cette fin d'été lui offre un joli cadeau : le chassé croisé de l'ombre et de la lumière. Aux manettes, le soleil, pointant ses rayons sur l'infini troupeau de pachydermes qui traversent le ciel. Marc adore voir filer puis s'effacer leur ombre sur la mer, restituant soudain au décor toute sa luminosité.

Il admire la grâce des pins maritimes, bouquets d'aiguilles sur fond d'azur, la ligne déchiquetée des rochers jaillissant de l'eau telles de monstrueuses vertèbres, la transparence du courant où se balancent les goémons et puis le croissant blanc de la Houle, minuscule crique sertie de fougères où il vient régulièrement avec Anne, pour se reposer, bouquiner.

Il repère aussitôt l'annexe (2) qui tangué face à la crique. *« Idéale pour rejoindre le sable, se dit-il. C'est peut-être gonflé, mais je vais l'emprunter. Au cas où, je la ramènerais aussitôt à son proprio ».* Il décide donc de faire une pause, de s'offrir un dernier moment, rien qu'à lui. Et la Méritante vire de bord.

Il coupe le moteur, se penche vers l'eau pour attraper la corde reliée à la bouée, procède à l'échange des embarcations, soignant ses nœuds, comme le lui a conseillé Auguste, puis il gagne la petite plage à la godille, dépose sa vareuse sur le sable, couvre son visage de sa casquette, ferme les yeux.

Depuis combien de temps ne s'est-il pas senti aussi bien ?
« *Peu importe, se reprend t-il, pas de prise de tête...* » Et il décide de fixer son attention sur l'alternance produite par le cache-cache du soleil et des nuages. Marc supporte la fraîcheur du vent sachant que dans quelques secondes le disque incandescent reviendra dans le ciel. Mais il n'a pas le temps de ressentir les premiers rayons lui réchauffer les pieds que déjà il s'endort. Le plongeon est rapide, le corps en apesanteur, l'âme au repos.

Un coup de vent soulève sa casquette. Marc se redresse, paumé, cherche à tâtons sa casquette, pose ses lunettes de soleil sur son nez. Enfin, il émerge, rassuré. Et il se laisse à nouveau retomber sur le sable, casquette sur le visage, pour mieux se couper du monde.

Après une longue inspiration, Marc soupire d'aise, bien décidé à savourer le moindre de ses gestes et, doucement, du bout des doigts, se met à caresser le sable.

Il remercie le vent pour l'émotion ressentie en réalisant qu'il était bien seul, allongé sur cette langue de sable battue de soleil et de vent. La Houle est à lui. Une fois de plus, il repousse le moment de rentrer. Anne est prévenue, aujourd'hui, il n'a pas d'heure : « *Tâche quand même d'être là pour accueillir Vincent* », lui a-t-elle rappelé avant qu'il ne quitte la maison.

« *OK, pense t-il, le temps de rejoindre la cale et de remonter jusqu'au bourg, je serai là pour accueillir le père Vincent, au pire il attendra un peu. Anne saura lui servir de quoi patienter. Quant à Sandrine, elles auront tellement de choses à se dire...* ».

La marée est descendante, il n'a plus que quelques vagues à enjamber pour rattacher l'annexe à sa bouée. Marc grimpe dans la Méritante, jette un œil sur sa pêche, juste pour le plaisir et relance le moteur.

Les nuages se sont éloignés. La lumière déclinante tapisse d'or les eaux du port. Marc accoste, amarre la Méritante, dépose son panier et ses affaires dans le coffre de la voiture.

C'est d'abord la sirène qu'il entend, puis son regard capte le girophare des pompiers qui trace sa ligne bleue sur les quais... L'ambulance s'arrête devant la bicoque d'Auguste. « *Merde !* ».

Un premier pompier entre dans la maison, deux autres le suivent, chargés de matériel de réanimation. Marc s'avance, n'ose pas s'approcher de la porte, se dirige vers l'ambulance au moment où un quatrième homme en sort.

- *Qu'est-ce qui se passe ?*
- *Malaise cardiaque. Le Samu arrive.*
- *C'est grave ?*
- *Trop tôt pour vous le dire !*

Il n'insiste pas, conscient de la lourdeur de ses propos. Il attend, étrangement calme, serein, presque étranger à ce qui se joue à quelques mètres de lui. Il est comme sonné, saoulé par ce long apéro marin, repu de cris d'oiseaux, de soleil, de ressac et d'air salé.

L'arrivée du Samu le sort de sa torpeur. Maintenant, il veut savoir.

L'attroupement de rigueur s'est formé. En attendant la sortie des urgentistes, chacun y va de son commentaire: « *C'est pas la première fois que ça lui arrive* » ; « *il a déjà eu des soucis côté palpitant* » ; « *cette fois, ça a l'air sérieux* » ; « *ça y est, ils sortent...* ».

Mais tout se passe très vite, trop vite, on ne voit même pas le visage d'Auguste couvert d'un masque à oxygène. L'ambulance quitte le port, sirène hurlante.

Marc tire sa carte de photographe de sa veste, la tend à l'un des pompiers.

- *Vous seriez gentil de m'appeler si vous avez des nouvelles, c'est un ami très proche.*
- *Je ne vous promets rien.*
- *Si vous avez des nouvelles...*

Il remonte la Grand-rue, gare sa voiture derrière celle de Vincent. C'est décidé, il ne dira rien, pour ne pas gâcher l'ambiance et s'épargner les poncifs de circonstance, les « je me souviens » et leur cortège d'électrochocs, de services de réanimation...

Informé par Anne sur la virée en mer de son ami, Vincent s'active autour du barbecue.

- T'es sûre que Marco va ramener du poisson ?

- Vas-y, fais de la braise, s'il est bredouille, je sortirai des grillades du congélo.

Marc a tout entendu. Il entre dans le jardin, s'approche de son ami et lui tend son panier de maquereaux.

- Est-ce que j'ai une tronche d'homme-bredouille ?

- Te voilà, vieux con !

Ils s'embrassent, sans se soucier du regard moqueur de Sandrine, en beauté dans sa robe de Lin blanc. Sandrine, exquise, aussi jolie que taquine.

- Alors comment va notre Yann Arthus du Penzü ?

- ...Arthus Bertrand, s'il te plaît. Mais, appelle moi Bertrand, si tu préfères !

- Soit, quand notre Bertrand aura fini de faire des mamours à son Vincent, peut-être daignera t-il me dire bonjour ?

- Ah, bonjour ! Comment elle va la Sandrine ?

- La Sandrine trouve, cher Bertrand, que les cheveux blancs ne te vont pas si mal ...

- N'est-ce pas... en parlant de blanc, si on se débouchait une bouteille de Pinot gris ?

- Moi, j'aimerais autant une bière fraîche, j'ai soif, répond Vincent.

Ça roule !

Marc s'observe, s'écoute répondre, renvoyer la balle... Il continue de feindre que tout va bien, pris dans un piège aux mâchoires indolores. Tandis que l'une d'elle se rapproche, annonçant le moment où il apprendra la vérité, Marc écarte l'autre pour prolonger celui des retrouvailles avec ses amis...

Anne s'est approchée, discrètement, comme à son habitude. Elle lui chuchote « ça va ? » à l'oreille. Il l'enlace.

- *Tu m'étonnes que ça va ! Encore mieux que je ne me l'étais imaginé ! Le casse croûte à Saint-Martin : royal. Et puis au retour, je me suis fais un stop à la Houle. Pas un chat, tu vois ?*
- *Je vois.*
- *Dis, je suis sûr que t'as eu la bonne idée de mettre de la Oëzett au frais ?*
- *Evidemment*
- *Eh ! Vincent ? Puisque tu veux une bière, je vais t'en faire goûter une, tu me diras...*

Anne grimace :

- *Et pour Sandrine et moi, c'est l'eau du robinet ?*
- *Oui, deux seaux pleins, ras la gueule ! Je vous mets des glaçons ?*
- *Cesse de faire ton malin et ramène-nous quatre Oëzett !*

En piochant les bières dans le frigo, Marc ferme les yeux. Il repense au café bu avec Auguste chez Menguy, le jour où il lui avait demandé de l'emmener en mer. Les deux hommes se mariaient en écoutant ronchonner le patron.

- *Vous connaissez la dernière ? Ils veulent nous supprimer le marché du jeudi au Penzü. Manquerait plus qu'ils nous installent un centre commercial sur le port !*
- *Tu changes pas toi, lui avait rétorqué Auguste, toujours à pleurer avant d'avoir mal !*
- *Quoi encore, explique-nous, puisque t'es si malin, comment on va s'en sortir si on nous enlève tout, nous les petits ?*
- *J'en sais rien, par contre je sais une chose : y'en a plus d'un qui envie ton chiffre d'affaire, ça y en a, mais pas un seul ta vie d'dingue, à pigner douze heures par jour derrière ton comptoir ! Alors, arrête donc de faire ton mange-merde, ça t'aidera à respirer !*

Il sort de la cuisine, ouvre les quatre bières.

- *Voilà, elles sont à point, elles sont à vous !*

Il remplit son verre, laisse la mousse redescendre, puis le porte à ses lèvres et déguste. Ça vibre dans sa poche, il sort son téléphone et coupe la communication avant que la sonnerie ne se déclenche, puis il attend le signal du répondeur.

- *Excusez-moi, je reviens tout de suite, lance t-il, s'adressant plus à lui-même qu'aux autres.*

Une fois dans le salon, il s'installe dans un fauteuil.

« Bip, bip... Vous avez un nouveau message. Aujourd'hui à 19 h 47 : ... Bonsoir... Ici l'adjudant chef Audrain, je vous rappelle suite à notre intervention chez monsieur Hamon... Le Samu a tout tenté pour le réanimer. Je vous invite à prendre contact avec sa famille. Sincères condoléances ».

- *Ben, il en a mis du temps notre cher Bertrand. Encore un grand projet photo pour aller sauver les esquimaux ? Où les bébés phoques peut-être ?*

Cette fois, il ne saisit pas la perche, dépose quatre nouvelles bières sur la table, en vide une dans le verre de Vincent et lui met la main sur l'épaule.

- *Si je te dis Saint-Martin, ça t'évoque quelque chose ?*

- *... ?*

- *Des rochers, la mer autour, des casiers à relever. Ça te dirait une petite virée ?*

- *Je prends !*

- *OK, Vincent. Départ, demain matin, six heures !*

1 : Nourrice : réserve d'essence que l'on embarque sur les petits bateaux à moteur.

2 : Annexe : petite embarcation qu'on laisse sur les quais ou la grève et qu'on utilise pour gagner son bateau.

Pierre-Yves JOUYAUX.

janvier 2008.